

Au Sénégal le 24 Juin 1751.

Messieurs,



La note que vous m'avez donné dans votre dernière des lettres que vous m'avez écrit depuis celle qui fait mention des hostilités des Anglois, m'a été utile en ce qu'elle m'a appris que j'avois encore eu le malheur de perdre la Première de ces lettres, celle qui devoit me procurer le *Novum Systema de Linnæus*, et la connoissance des temps. Je n'ai reçu ni la lettre ni les deux livres que je viens de nommer. Il faut avouer que je suis traité peu favorablement par la fortune à cet égard, car il n'est guere que moi qui ait lieu de me plaindre ici de lettres perduës; ce malheur est repeté un peu trop souvent, pour qu'il n'y ait quelque cause secrète qui y donne lieu, et que je vous prie de tâcher de découvrir. Je vous ajouterai que je n'ai encore eu d'autre certitude du titre de correspondant de l'Académie, que par vos lettres et par une de M^r De Réaumur, et de plus qu'une autre lettre de M^r De Réaumur qui m'en annonçoit la première nouvelle a été perdue, ainsi que la lettre de correspondance de l'Académie, qui y étoit vraisemblablement jointe.

La meilleure voye pour me faire tenir des lettres ou paquets, etc. c'est de les remettre en main propre à M^r David, et lui en renouveler la mémoire lorsque vous apprenéz que les Navires sont sur leur départ.

Les deux lettres postérieures à celle-là, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, l'une en datte du 3 avril, et l'autre du 20 du même mois, m'ont plu infiniment, et ont semblé me dédommager en quelque sorte de la perte de la première. Dans celle du 3 avril vous m'avez joint un catalogue de presque toutes les Plantes que vous

avez reçu par mes envois. c'est pour moi un vrai plaisir, n'étant point muni de tous les livres nécessaires, de pouvoir par le moyen de ce catalogue distinguer parmi les Plantes que j'ai trouvé ici, celles qui ont été découvertes et décrites avant moi, de celles qui n'ont point été connues, et vous ne devez pas douter qu'il ne me soit d'une très grande utilité. Je me félicite de ce que je puis par ces écrits profiter encore quoiqu'éloigné de vous, des instructions que vous m'accordiez autrefois de vive voix; cette dernière m'est d'un prix infini, et si elles pouvoient s'acheter il y a longtemps que ce que je possède seroit à vous: mais vous ne demandez de moi que de la reconnaissance, c'est beaucoup pour vous, et c'est peu pour moi; les marques que j'ai commencé à vous en donner jusqu'à présent étoient dûes à mes peines, et celles que je vous en donnerai dans la suite seront dûes à vos soins; ainsi quelque chose que je fasse, ce sera toujours moi qui serai redevable envers vous.

Un autre objet de satisfaction pour moi, c'est d'apprendre par la même lettre que le gout de l'histoire naturelle, et surtout de la Botanique est venu à la mode chez les grands, et particulièrement à la Cour; que S.M. a établi un Jardin de Botanique dans un de ses châteaux de plaisance, et de plus que quelques-unes des Plantes que je vous ai envoyé ont été demandées pour y être élevées. J'apprends encore avec plaisir que le Roy doit donner des ordres pour que l'on m'accorde les facilités nécessaires à mes recherches, et que vous travailliez à faire approuver mes demandes à ma Compagnie. Je vous avouerai que je ne pensois pas que le peu de temps que vous avez eu

depuis la réception de ma dernière lettre vous eut permis de faire autant de démarches que vous avez eu l'amitié de faire pour moi. Ce que vous m'annoncez dans vos deux lettres, est tout ce que je puis désirer de mieux pour poursuivre et continuer agréablement les travaux que j'ai commencé. Quoique ces choses ne soient point encore effectuées, je suis tranquille sur l'avis que vous m'en donnez, et j'espère comme vous que le temps où je me verrai jouir de ces titres, surtout de celui de Conseiller, ne tardera guère. j'ai commencé à en avoir une assurance par une lettre de M^{rs} les Syndics et Directeurs de la Compagnie, qui m'a été rendue par la même voye que vos deux dernières et qui étoit conçue en ces termes:

"M^r De Monteran a été informé que vous aviez écrit à une Personne
"à Paris, qu'il y a au Senégal un grand arbre, assez commun dans le
"pays dont les feuilles écrasées teignent en bleu; comme cette dé-
"couverte peut être utile, envoyez nous par la première occasion
"des feuilles de cet arbre vertes ou seches, afin que nous puissions
"en faire ici quelques épreuves. Nous écrivons par cette même voye
"au Conseil supérieur du Senegal, non seulement de permettre l'em-
"barquement sur les V^{aux} de la Compagnie, des caisses que vous aurez
"à faire passer en France pour le Roy, contenant les matieres que
"vous aurez pu rassembler touchant l'histoire naturelle; mais même
"de vous procurer toutes les facilités nécessaires pour le succès
"de vos recherches à cet egard.

Au sujet du 1^{er} article de cette lettre qui m'attribue la con-
noissance d'une Plante dont ni moi ni aucun nègre du pays n'ont



aucune connoissance, je ne saurois trop que penser, et cela d'autant mieux que dans votre lettre vous me marquez avoir entendu parler de cet arbre. Je pense que vous n'en aurez entendu parler qu'à la Compagnie, et je ne vois point comment la Comp^e peut avoir appris que j'aurois écrit à une personne à Paris sur cette Plante, moi qui n'ai commerce de lettres uniquement qu'avec vous, avec M^r De Réaumur, M^r Le Monnier et mes parens, et qui n'aurois point manqué de vous faire part de cette découverte, si j'en eusse eu quelque certitude. Si vous avez occasion de voir M^{rs} de la Compagnie, je vous prie de leur insinuer que cette Plante dont on veut bien m'attribuer la connoissance n'est point connue pour exister ici, ni par moi ni par les naturels du pays, et que si j'avois eu quelque chose de ce genre à communiquer à la Compagnie, je l'aurois fait par votre voye ou par celle de mes lettres.

Pour ce qui est du 2^e article, je vois que les ordres de la Compagnie au lieu de faire aucune impression sur l'esprit de notre directeur, n'ont produit chez lui qu'une fermeté audacieuse pour contrecarrer la Comp^e, s'opposer à mes desseins, et enfin s'assurer un pouvoir despotique, dont il nous a fait depuis trop longtems sentir le poids, à nous tous qui sommes ses petits sujets. Ce nouveau Tarquin le Superbe a tellement captivé les esprits qu'il se fait actuellement adorer extérieurement, autant qu'il est abhorré intérieurement. Son caractere de Superbe ne peut rien souffrir de supérieur qui le commande; un ordre de la Compagnie d'accorder telles ou telles faveurs l'offusque, c'est trop pour son orgueil

de se voir commandé, il faut dominer, il faut sans distinction des personnes opprimer son peuple. Il ne daigne point me faire part de ces ordres de la Compagnie. je m'informe de lui si elle ne lui a point écrit en ma faveur, il me répond que la Comp^e ordonne seulement de faciliter le transport de mes caisses. Sur la représentation que je lui fais que la Comp^e lui enjoint quelque chose de plus dans ma lettre, qui est de me procurer les facilités nécessaires à mes recherches, il me fait voir la lettre de la Compagnie qui étoit conçue dans des termes encore plus précis que ceux qui étoient exprimés dans celle qu'elle m'avoit écrit, et m'objecte que cela ne dit rien de plus; il lui faut des explications. Enfin la conversation longue que nous avons eu et dans laquelle j'ai eu bien garde de lui rien communiquer de votre lettre, je lui ai insinué qu'il pourroit venir des ordres plus précis de la Compagnie, et peut être quelqu'un du Roy: il m'a toujours parlé sur le même ton, et bravant tout ce que je pouvois lui opposer de plus capable de le fixer. heureusement que le retour de M^r De la Brûle que tout le monde attend avec impatience, nous ramènera l'âge d'or, cette tranquillité que nous goûtions cy devant, et que pour lors nous reprendrons nos anciens travaux. je vous avertirai que le plus grand service que vous puissiez me rendre, c'est d'obtenir de la Compagnie une place de Conseiller, sans celle-là je ne puis rien ici, avec elle je puis jouir de mille privilèges dont je serai toujours exclu, quand même je serais qualifié de tous les plus beaux titres: ceux de Botaniste ou de Naturaliste Royal ne sont nullement regardés ici. En cas que



la Compagnie fasse difficulté de m'accorder ce titre de Conseiller, craignant que cela ne la mène trop loin en me mettant à même d'occuper ainsi les premières places de la concession, vous pourrez faire comme une espèce d'engagement avec elle, que je ne demande ce titre que pour l'espace de deux ou trois ans au plus, pendant lesquels je ferai mes recherches, après lequel temps expiré je compte faire mon retour en France. Enfin voyant qu'il n'y avoit pas moyen de gagner la moindre chose sur son esprit, j'ai pris le dernier parti qu'il y avoit à prendre, car je l'ai tourné et retourné de toutes les façons; je l'ai prié et supplié de vouloir bien m'accorder part dans son amitié, et de ne me point refuser sa protection. il m'a fait de belles promesses à cet égard, mais toujours avec une grande indifférence, et une hauteur insupportable. je ne vous rapporte point mille autres choses dont il a été question dans notre conversation; ceci suffit pour vous faire connaître que cet homme pense trouver toujours des moyens d'é luder les ordres de la Compagnie, afin de me refuser mes demandes. je vous fais part de ceci; vous en ferez l'usage le plus convenable, suivant votre prudence.

Je n'ai point jugé à propos de faire réponse à cette lère lettre de la Comp^e dans la honte et confusion où je suis de voir que des gens inconnus me prétent des connoissances dont je n'ai jamais eu la moindre idée, et je pense qu'une lettre ^{de/}remerciement conviendra mieux lorsque vous m'aurez justifié sur ce point et lorsque j'aurai reçu de la Compagnie quelqueune des grâces que vous avez eu la bonté de lui demander; je prends la liberté de vous supplier de lui en

marquer en attendant ma reconnaissance.

Les douleurs presque continuelles qui m'étoient restées des fatigues de la Mer, ont presque totalement disparues et se sont converties en une tension très douloureuse des muscles du bas ventre aux environs de l'ombilic. je ne vous assurerai point qu'elle soit une suite des fatigues de la Mer, car il me semble avoir éprouvé de pareils accidens en France. Cette tension me prend rarement, mais dans le commencement de l'accès je souffre des douleurs sourdes aussi vives que celles d'une opération que l'on me feroit intérieurement; ajoutez à cela que mon estomach est beaucoup affaibli; c'est communément par ce défaut que les fièvres vous moissonnent ici chaque année. Un quart ou un cinquième des Européens qui y périssent; je suis cependant rassuré par ma bonne conduite; enfin je ne puis encore me plaindre d'avoir essuyé ici aucune fièvre, ni aucune maladie.

A l'égard de cette lumière que l'on aperçoit pendant la nuit dans les eaux de la Mer, et que l'on prétend être naturelle et propre à certains insectes appelés Méridin, j'aurois bien des choses à vous dire que le temps et la brièveté d'une lettre ne me permettent point de vous rapporter ici: je vous dirai seulement que sans avoir recours aux insectes ou vers pour produire ce phénomène, il ne faut qu'agiter l'eau pour en créer à l'infini; le mouvement seul de l'eau ou des poissons qui la fendent, suffit pour faire cet effet. j'ai fait depuis longtemps de longues observations sur ces phénomènes que je regardois comme connus par nos observateurs des côtes maritimes de l'Europe;



mais puisque cette matiere est encore neuve, je suivrai votre conseil, et je continuerai ces observations d'autant plus volontiers qu'elles ne sont que des amusemens et des récréations philosophiques qui me délassent l'esprit dans des temps où il auroit été trop tendu par les observations microscopiques et contemplations des Plantes.

Nous n'avons ici qu'une espèce de limaçon terrestre; je crois vous avoir envoyé deux espèces de très petits Planorbis qui se trouvent dans les étangs.

Je n'ai encore apperçu ici aucune Plante ombellifere. Par les informations que j'ai fait aux nègres des resines telles que l'opopanax, la myrrhe etc. il me paroît qu'ils n'ont jamais eu connoissance des Plantes d'où l'on tire ces resines, ni des resines mêmes. Si ces resines se trouvent ici il y a lieu de croire que c'est dans l'intérieur des terres où n'ont jamais pénétré les nègres de ce pays, qui se contentent du peu que leur pays leur fournit pour subsister, s'inquiètent fort peu de voyager pour sçavoir quels sont les peuples qui sont à leur orient ou à leur occident, et vivent confinés chacun dans leurs campagnes. ces considérations ne m'empêcheront pas de recouler mes informations lorsque je retournerai au fertile pays de Gambie.

Vous m'avez rendu service en me donnant la façon de préparer la teinture de l'indigo, et m'envoyant des graines de cette plante. La graine seule m'a paru différer de celle du Sénégal. J'en ai semé aussitôt après l'avoir reçu. Quand l'Indigo du Sénégal différerait de celui de l'Amerique comme espèce, j'espere qu'après avoir reçu les mêmes préparations que celles que l'on lui donne en Amerique il pour-

ra devenir aussi beau que ce dernier, car il n'y a aucune ressemblance entre la façon dont on le prépare ici et celle dont on le prépare dans les Isles. vous ne m'avez pas assez bien designé si toute l'opération se faisoit à l'ombre, ou bien s'il n'y a seulement que la siccation de la pâte que se fait à l'ombre, quoique cependant les epreuves que je ferai me décideront là-dessus.

J'ai reçu avec plaisir vos deux espèces d'orceil bien conservées. ce sont des Lichens que je ne crois diférer l'un de l'autre que comme variété.

Je ferai ensorte de satisfaire par la premiere occasion M. Rouelle au sujet du Tamarin qu'il m'a fait demander.

Je crois avoir répondu à tous les articles de vos deux lettres, excepté à celui qui fait mention de M. Vandermonde. Je suis charmé qu'il donne dans nôtre science, et qu'il en ait adopté la partie qui quoique la plus brieve est cependant la moins bien décrite. je ne doute point qu'il ne réussisse parfaitement à nous donner de belles connoissances sur cette matiere qui a resté jusqu'à présent dans un parfait oubli. Il est à même de trouver dans son pays la plus grande partie des objets que comprend cette classe d'animaux. pour ce qui est de ceux de ce pays, je ne pense pas pouvoir lui être d'une grande utilité, attendu la petite quantité de Quadrupèdes qui s'y trouvent, ajoutéz à cela la difficulté de se les procurer dans un pays où il n'y a point de chasseurs, et où l'on consomme tout ce que l'on en prend. Il se présente une autre difficulté c'est de pouvoir envoyer ces animaux dont la grandeur est assez embarrassante.

L'on ne voit ici que des lions, des tigres, des cerfs, des sangliers des elephants, des chevaux marins etc. tous animaux connus en Europe. Le lievre est le même que celui de France. il pourroit cependant se trouver quelques animaux plus petits et d'un transport plus aisé, tels que la civette, le blaireau etc. je ne manquerai point de lui en procurer ainsi qu'à M. De Réaumur, pour ce qui est des autres rarités il me sera plus facile de le satisfaire.

Le temps ne me permet point d'écrire à M. Le Monnier; je vous prie de lui dire j'ai observé la dernière eclypse de lune, dont je lui enverrai le résultat par la 1^{ere} occasion; et de l'engager en même temps à me procurer les instrumens que je lui ai demandé.

Vous m'avez oublié à l'égard des scalpels de Botanique que je vous ai demandé; vous savez que sans eux je ne puis rien; je vous prie de m'en envoyer par la 1^{ere} occasion.

Je suis sensible au souvenir des personnes qui m'honorent de leur amitié, telles que M^r Rouelle, M^r La Serre, et en particulier M^r Eournai dont l'avois tant de peine dernièrement à me rappeler le nom; je vous supplie de leur en marquer ma vive reconnoissance.

Ma lettre devient un peu longue pour un homme qui n'a pas deux heures pour vous écrire; elle ne vous exprime pas assez les sentimens de reconnoissance que j'ai de l'affection particuliere dont vous me donnez des preuves authentiques, mon coeur seul pourra vous en donner des assurances lorsque je pourrai vous dire de vive voix avec quel respect j'ai l'honneur d'être Messieurs

Votre très humble et très obéissant serviteur

je ne vous envoie rien par cette occasion; vous trouverez seulement dans votre lettre une pour ma chère mere que je vous prie de lui faire remettre.

ADANSON

Au Senegal ce 24 Juin 1751.



Messieurs,

Je vous ai écrit ce Duplicata des especes de plaintes ou sujets de mécontentement que j'ai inséré dans une autre Lettre dattée comme celleci que je vous ai écrit en réponse des vôtres, afin que si cette Lettre ne vous parvenoit point, vous puissiez être informé de ce que je vous y marque à mon sujet, et à l'égard d'une Lettre que m'a écrite la Comp^e pour m'instruire des ordres qu'elle donnoit au Directeur de me procurer les commodités nécessaires à mes recherches.

Je me suis apperçu que les ordres de la Comp^e au lieu de faire impression sur l'Esprit de nôtre Directeur, n'ont produit chez lui qu'une fermeté audacieuse pour contrecarrer la Comp^e, s'opposer à mes desseins, et enfin s'assurer un pouvoir despotique, dont il nous a fait sentir depuis trop longtemps le poids à nous tous qui sommes ses petits sujets. Ce nouveau Tarquin le Superbe a tellement captivé les Esprits qu'il se fait actuellement adorer extérieurement autant qu'il est abhorré intérieurement. Son caractère de Superbe ne peut rien souffrir de supérieur qui le commande; un ordre de la Compagnie d'accorder telle ou telle faveur l'offusque, c'est trop pour son orgueil de se voir commandé, il faut dominer, il faut sans distinction de personne opprimer son peuple. Il ne daigne point me faire part de ces ordres de la Compagnie. Je m'informe de lui si elle ne lui a point écrit en ma faveur, il me répond que la Comp^e ordonne seulement de faciliter le transport de mes caisses. Sur les présentations que je lui fais que la Comp^e lui enjoint quelque chose de plus dans ma lettre, qui est de me procurer les facilités nécessaires à mes recherches; il me fait voir la lettre

de la Compagnie qui étoit conçue en des termes encore plus précis que ceux qui étoient exprimé dans celle qu'elle m'avoit écrit, et m'objecte que cela ne dit rien de plus; il lui faut des Explications. Enfin la conversation longue que nous avons eu et dans laquelle j'ai bien eu garde de lui communiquer rien de votre Lettre, je lui ai insinué qu'il pourroit bien venir des ordres plus précis de la Comp^{te} et peut être du Roy: il m'a toujours parlé sur le même ton, et bravant tout ce que je pouvois lui opposer de plus capable de le fixer. Enfin voyant qu'il n'y avoit pas moyen de gagner la moindre chose sur son esprit, j'ai pris le dernier parti qu'il y avoit à prendre, car je l'ai tourné et retourné de toutes les façons; je l'ai prié et supplié de vouloir bien m'accorder part dans son amitié, et de ne me point refuser sa protection. Il ma fait de belles promesses à cet égard, (promesses sur lesquelles je ne compte guère), mais toujours avec une grande indifférence, et une hauteur insupportable. Je ne vous rapporte point mille autres choses dont il a été question dans nôtre conversation; ceci suffit pour vous faire connoître que cet homme pense trouver toujours quelque moyen d'eluder les ordres de la Comp^{te} afin de me refuser mes demandes. Je vous fais part de ceci; vous en feréz l'usage le plus convenable suivant votre prudence. Nous attendons avec impatience le retour de M^r De la Brûe, qui nous ramenera avec lui l'age d'or, cette tranquillité que nous goutions cy-devant, pour lors nous reprendrons nos anciens travaux. je vous avertirai que le plus grand service que vous puissiez me rendre c'est d'obtenir de la Compagnie une place de Conseiller, sans celle-là je ne puis rien ici, avec elle je puis jouir de mille privileges dont je serai toujours exclu quand même je serois qualifié de tous les plus beaux titres: ceux de Botaniste ou de Botaniste royal ne sont nullement regardés ici. En cas que la Comp^{te} fasse difficulté de m'accorder ce titre de Conseiller, craignant que cela ne la mène trop loin,

en me mettant à même d'occuper ainsi la première place de la concession; vous pourrez faire comme un espede d'engagement avec elle, que je ne demande ce titre que pour l'espace de deux ou trois ans au plus, pendant lesquels je ferai mes recherches, après lequel temps expiré je compte faire mon retour en France. Si vous recevez la lettre que je vous ai écrite le même jour que celle-ci, et dans laquelle j'en ai joint une pour ma chere mere, vous y trouverez une réponse à vos deux dernières lettres, l'entepenuitieme ayant été perdue avec les deux livres Systema Naturae et la Connoissance du temps dont je n'ai eu aucune nouvelle.

J'ai l'honneur d'être avec la plus vive reconnaissance et un profond Respect

Votre très humble
et très obéissant serviteur
ADANSON

A Messieurs

Messieurs de Jussieu
de l'Academie royale des Sciences
rue des Bernardins

A Paris



Postscript.

Je vous écris ce mot en particulier au sujet de ma situation. Dans ma dernière lettre je vous ai marqué qu'à l'égard de mon travail l'on ne me refusait rien, et que je n'avois qu'à parler et demander, j'étois aussitôt satisfait; mais il n'est rien moins que cela. Il est vrai que généralement on ne me refuse rien en propres termes, quoique cela arrive quelques fois, mais il est une façon de ne point accorder les choses qui équivaut bien à un refus, et dont on se sert souvent en vous remettant de temps à autre, et en vous adressant à différentes personnes, de façon que si l'on n'est pas refusé impoliment, du moins on l'est tacitement. Il est en vérité bien disgracieux et bien rebuttant pour moi qui me donne tant de peines, et qui m'expose comme je fais pour mon travail, de voir que je suis aussi peu regardé, et encore plus mal secondé. Voici quelle a été ma situation depuis que je suis ici. Imaginez vous un homme tranquille et retiré, doux, affable, et poli envers tout le monde, et occupé uniquement de son travail, qui n'est jamais plus inquiet que lorsqu'il se trouve un moment sans occupation; qui n'a pas plutôt fini et couché sur le papier ses observations sur tel ou tel autre objet, qu'il va lui-même sur l'instant en chercher d'autres pour s'occuper de nouveau, et qui recommence toujours ainsi pour ne laisser aucun moment de vuides : Un homme qui depuis un an et 3 mois qu'il est ici n'a pu avoir une misérable table pour travailler, et qui fait ses pénibles et attentives observations sur ses genoux, tandis que 30 autres personnes qui restent les bras croisés tout le jour et 50 putains entretenues en sont pourvues d'une ou deux pour leur service de parade. Un homme qui s'il a besoin de papier est refusé, qui s'il a besoin d'un canot pour aller à la grande terre observer les différentes productions du Pays, et chercher de quoi travailler, ne peut en avoir qu'avec peine, et au le demandant pour ainsi dire à genoux. Un homme que chacun traite et regarde du haut de sa grandeur comme son petit sujet et son client, qui

marche toujours le dernier après les autres, enfin qui est exposé à mille pauvretés pareilles. Ce portrait me regarde; vous pouvez me l'appliquer.

Dans le voyage que j'ai fait dernièrement à Gambie avec M^r De la Brüe, j'ai éprouvé tous les désagréments qu'il soit possible de souffrir, et peu s'en est fallu que je ne sois péri en cette occasion. Le Bâtiment qui nous a transporté à cet endroit et qui nous a ramené à Gorée, étoit un Brigautin assez grand, et dans lequel on pouvoit être passablement à son aise; j'ai eu le désagrément de me voir couché dans la S^te Barbe ou la calle, c'est à peu près la même chose, sur un coffre et par terre, sous les pieds d'indignes matelots, dont 4 étoient couchés dans des lits, tandis qu'une bande de malheureux putains à la suite de M^r De la Brüe couchoient en haut tranquillement dans une chambre que l'on ne pouvoit mieux destiner qu'à moi, dans le malheureux état où j'étois, toujours incommodé du mal de Mer qui me tûe, et qui m'a laissé depuis ce voyage une douleur très vive dans les intestins. J'ai été ainsi traité dans l'allée et le retour de Gambie à Gorée qui ont duré chacune 10 à 15 jours, pendant lequel temps j'ai souffert les douleurs les plus vives, sans avoir aucun secours, et aucune consolation, abandonné et couché parmi des matelots, et si je n'ai point péri dans cette occasion, je ne le dois rapporter qu'au secours de la divine providence qui jettoit toujours un oeil favorable sur moi; enfin je puis dire avoir été traité dans ce voyage et traité comme le dernier des misérables, comme un chien. Le seul souvenir de ce que j'ai souffert dans cette malheureuse traversée me tire encore les larmes des yeux. Sans parler de gambie où nous n'avons resté que 15 jours, et où l'on m'a refusé même à mes dépens une petite case de nègre (càr il n'y en avoit point d'autre) pour travailler, pour comble de malheur à mon retour à Gorée j'ai reçu de fort mauvais traitements de M^r de St. Jean. Le jour de nôtre débarquement à cet endroit dont il étoit le directeur, je lui demandai dans l'après-dînée un endroit pour coucher la nuit; d'un air brusque et dédaigneux, laissez moi aller dormir, M^r Adanson, me répondit-il, je n'ai pas le temps de penser ni à cela ni à vous:



vous devéz croire que de pareilles façons ne conviennent guère à une personne bien née, et que j'é n'étois guère d'humeur de lui aller demander une 2^{de} fois. Pendant le séjour que j'ai fait à cette Isle, et qui n'a été que trop long pour moi, il m'a refusé non-seulement un canot et les nègres nécessaires pour aller à la grande terre, quoique je me passe souvent de ces derniers, mais encore du papier pour écrire mes observations; mais grâce à mon industrie j'ai sçu me retourner de façon que j'en ai tiré suffisamment de quelques employés pour ne pas perdre tout à fait mon temps, car il est certain que cela m'eus fait perdre beaucoup . et après de semblables traitements vous voudriéz que j'eusse dessein de rester dans les comptoirs de la Compagnie; non; ni moi, ni qui que ce soit au monde quelque vertu quelque talens qu'il eut né pourroit y rester un moment, et envérité il faut avoir la passion que j'ai pour mon travail et être un moi-même pour me déterminer à y supporter encore quelques années.

Ce tableau que je vous fais de ce qui se passe ici à mon égard est tel que je vous le dépeins, et j'y passe encore bien des choses que je me dispense de vous exposer pour n'être pas trop long: mon intention en vous rapportant tout ceci n'est point de vous indisposer même d'un moment contre qui que ce soit; je suis moi-même le premier à faire de grandes politesses et de grands remerciemens pour des choses que l'on ne m'accorde pas, car c'est la façon ici d'être souffert, il faut un peu flatter: je veux seulement vous faire entendre qu'il est de votre avantage et du mien que l'on m'accorde ici du moins le nécessaire, c'est une chose que la Compagnie peut faire sans qu'il lui en coute plus, et très aisément: moins j'aurai de commodités ici, plus longtemps j'y resterai, et peut-être (ce qui à Dieu ne plaise) malheureusement y resterai-je toujours, car les rares productions que j'ai vu me retiennent ici malgré moi, et quelques désagrémens que me cause ce Pays il ne m'est guère possible de la quitter sans avoir vû toutes ses raretés. Si vous obtenéz de la Compagnie à mon sujet une lettre, afin que l'on me procure du moins en

partie les commodités nécessaires; j'espère que je pourrai avoir fini aisément dans deux ans et demi ou 3 ans toutes mes observations, sinon de la façon dont les choses ont été jusqu'à présent, et dont je prévois qu'elles continueront, j'aurois beau me crêver je ne pourrais espérer de finir en six ans. J'espère que ce papier ne passera dans d'autres mains que les vôtres.

